

questions majeures auxquelles ce collectif tentera d'apporter des réponses - et préconisera d'autres stratégies de lectures des œuvres littéraires et autres textes d'hier, d'aujourd'hui... et à venir...

Boussad Berrichi

Mouloud Feraoun. La voix de Fouroulou*

Mouloud, cela me fait drôle de parler de toi comme si tu étais mort, comme si une giclée de balles imbéciles pouvait t'avoir arraché de notre vie, sous prétexte qu'elles t'avaient un matin de mars 1962 stupidement rayé du paysage... C'était le dernier hommage de la bêtise à la vertu.

Mais, vieux frère, tu en as connu d'autres ; tu sais toi, que pour aller à Ighil Nezman, de quelque côté qu'on les prenne, les chemins montent. Et puis après ? Tu sais aussi que les hauteurs se méritent. En haut des collines de « *adrar n nnif* » on est plus près du ciel. Du paysage ce sont ceux qui ont craché leur rage en douze balles - six secondes qui ont disparu, rayés parce qu'ils n'avaient pas assez de sang généreux dans les veines, assez de rêves fous les yeux, pour y demeurer.

Ils avaient la vigne, les comptes en banque (et encore pas tous), l'anisette (tous cette fois), l'accent merguez (qu'ils n'ont aimé qu'après qu'ils l'ont perdu) et l'aveuglement. En parlant de nous ils disaient « les Arabes » et... dans la moue de leurs lèvres ce n'était pas une désignation, c'était un verdict. Mais nous, Mouloud, nous savons que ce ne pouvait pas être autrement : ils avaient tout cela, mais il leur manquait l'essentiel : *LA TERRE ET LE SANG*.

La terre, ils la rudoyaient à force, ils lui faisaient produire des moissons d'artifice (un vin que nous ne buvions pas, parce que nous avions d'autres ivresses), ils confiaient à nous le rude contact des pierres, les charrues, les sulfateuses ; ils ne l'avaient pas comme nous... dans la peau... comme à Tazrout, à Ighil Nezman, à Ilizi ou dans le Tanezrouft. Passagers sur la terre dont ils suçaient les mamelles sans lui être attachés... comme nous étions à elle... à la vie à la mort. La preuve, c'est qu'en un siècle de destin comblé ils n'ont pas trouvé un seul d'entre eux pour la chanter, comme tu as fait, Mouloud, des chemins montueux de ton enfance. Leur plus grand chantre, dont tu aimais la prose (si belle) est allé planter sa tente sous d'autres cieux ; entre sa terre et sa mère il n'a conçu qu'affrontement, impossible à balayer du chemin ; quand il s'est cru sommé de choisir, il l'a fait dans une brève formule, coupante comme une lame de sabre.

De leur sang ils ont fait le trésor chichement, frileusement gardé. Ils ont veillé dessus comme sur un métal vain un avare vieux. Autour du temple ils mettaient les remparts durs de préjugés épais comme des chapes. Epouser un Arabe ? Va de là, dé ! (pour une Arabe, l'idée même leur aurait paru impudique).

Aux passagers comblés il manquait aussi les chemins montueux. Les leurs étaient plans, unis, des chemins de plaine qu'on avait tracés, ouverts, couverts, balisés pour eux. Ils les empruntaient distraitemment, comme des voies à eux dues de droit divin, comme tout le reste, et ils ne se sont jamais avisés du poids de sueur qu'ils nous avaient coûté.

Non... ni la terre ni le sang. Ils n'avaient pas encore pris racine dans nos guérets, nos sables. A peine un peu plus d'un siècle... Une égratignure... Une mince pellicule sur l'épaisseur de nos siècles... Pfuï ! ... Il suffisait d'un souffle et... il a soufflé devant leur porte !

* Préface de Mouloud Mammeri au roman de Mouloud Feraoun, *La Terre et le sang*, réédition Enag, Alger, 1988 ; aussi in *Mouloud Mammeri, écrits et paroles* (2 tomes), réunis, transcrits et annotés par Boussad Berrichi, Alger, éditions CNRPAH, 2008 (réédition juin 2010), p. 191-195.

Pourtant, Mouloud, pour tant de folle présomption tu n'avais nulle haine. Ceux qui devaient te tuer un matin de mars (une semaine après c'était le printemps !) sur la place baignée de soleil d'une des banlieues les plus riennes d'Alger, au-dessus d'une des rades les plus belles du monde, en un sens tu ne les sentais pas comme absolument « étrangers ». C'était des hommes dévoyés... dévoyés, mais hommes... envers et contre tout... envers et contre eux-mêmes. C'étaient des hommes, même s'ils l'oubliaient. Ils vivaient sous le même bleu ciel, face à la même mer splendidement bleue que nous. Ils ne le savaient pas, parce que – bêtement – ils avaient dressé autour de leurs existences d'apparat une barricade (qu'ils croyaient impenétrable) et qu'ils nous avaient acculés au côté de la barricade où ils n'étaient pas.

Voilà, Mouloud. Eux sont partis avec leurs fureurs, leurs rancœurs, leurs cœurs fermés (leurs yeux aussi), leur accent mal peigné, leur humanité dévoyée... et toi, tu restes éternellement nôtre, éternellement avec nous, tout près de nos mains calleuses, de notre misère, de nos rêves, de nos rires, montant avec nous des chemins qui grimpent jusqu'au ciel, nourri des mêmes neiges, la tête ivre du même soleil, le cœur des mêmes sèves...

Donne-moi la main, Mouloud... Le hâve est maintenant tout près, juste par-delà la bêtise et la haine, à un jet d'espoir d'ici.

(La voix de Fouroulou)

Il est né à la veille d'une guerre, qui devait être celle du monde entier (1913) ; il est mort à l'extrême fin d'une autre, qui a décidé du sort de tout le peuple algérien (1962) : trois jours après était signé le cessez-le feu, qui lui eût gardé la vie ! Dans l'intervalle il a parcouru toutes les étapes (nombreuses et pas toujours faciles) qui devaient le conduire du petit hameau de Tizi-Hibel, où il était né, jusqu'à la large notoriété qu'il connut au seuil de la mort.

Maître à Tizi-Hibel, ce n'est pas rien, parce qu'à Tizi-Hibel comme dans la multitude des villages, petits ou gros, qui se pressent au centre de la Kabylie, tout le monde naît « fils de pauvre ». La terre n'y est pas riche, il faut beaucoup de sueur et de peine pour faire pousser quelques figuiers fragiles, quelques oliviers centenaires et noueux, qui produisent peu. Ceux qu'on appelle les riches à Tizi-Hibel ce sont ceux qui sont un peu moins pauvres que les autres.

La seule richesse du pays ce sont ses hommes – ces hommes qui, parce qu'ils ne peuvent pas tirer d'une terre pauvre de quoi faire subsister leur famille, vont chercher à l'extérieur un travail qu'ils ne trouvent pas chez eux. L'extérieur, c'est l'usine en France, le froid, la solitude, une langue et des mœurs étrangères, l'éloignement de toute une vie, où l'on ne revient au pays que pour de brèves semaines, où l'on se sent chaque fois un peu plus étranger.

Grâce à l'école, la première étape de la longue marche du *Fils du Pauvre* hors du village natal, c'est Tizi-Ouzou, c'est-à-dire déjà la ville. Mais c'est surtout l'Ecole normale de Bouzaréa qui va révéler au petit Fouroulou le vaste monde, qu'il voit d'abord à travers les livres (il lit beaucoup et en particulier les romanciers russes, dont il se souviendra plus tard) – puis dans les faits : en 1930 le pouvoir colonial célèbre avec un éclat particulier le centenaire de son implantation... Mouloud a dix-sept ans !

L'Ecole Normale, c'est un milieu particulier, une sorte d'îlot où les élèves vivent un peu en vase clos, loin des réalités du pays : les professeurs, presque tous des Français, parlent des grands principes : la liberté, l'égalité, la dignité humaine ; les élèves, quelle que soit leur origine, y sont traités sur un pied d'égalité : c'est là que Mouloud Feraoun rencontrera Emmanuel Roblès, Français, mais comme lui d'origine très modeste. C'est l'Ecole normale qui apprendra les valeurs universelles à un Fouroulou déjà très émancipé, mais (comme son œuvre le montrera plus tard très clairement) qui demeure tout pénétré des valeurs ancestrales, qu'il a acquises dans le village de son enfance.

Ce va-et-vient entre la réalité algérienne la plus profonde et les valeurs humaines les plus générales sera une marque essentielle de la vie et de l'œuvre de Mouloud Feraoun. Il ne renoncera jamais ni à l'une ni aux autres. Toute sa vie il travaillera (ce ne sera pas toujours facile et à la fin il en mourra) à concilier les deux exigences, dont il a pu penser qu'elles étaient aussi essentielles l'une que l'autre pour rendre plus humaine la vie des hommes.

Aujourd'hui que la littérature maghrébine est une réalité bien établie, on a de la peine à imaginer ce qu'il a fallu de courage et de sacrifice pour écrire – pour décrire – la vie algérienne à l'époque où Feraoun l'a fait. Lui-même a dit que ce qu'il voulait faire, c'était rendre la société algérienne dans sa vérité, telle que les Algériens eux-mêmes la vivaient ; il voulait montrer que ce qui arrivait aux hommes et aux femmes de notre pays valait la peine d'être dit, parce qu'il avait la même valeur humaine que ce qui arrivait aux hommes et aux femmes dont traitaient les grandes littératures mondiales.

A l'époque où Feraoun conçut ce dessein la chose était inédite. Son premier roman *Le Fils du Pauvre*, il dut l'éditer d'abord à compte d'auteur (en payant lui-même les frais). Ceux qui le lurent en comprirent tout de suite l'importance. Pour la première fois un Maghrébin parlait de notre vie maghrébine sans complaisance et sans mensonge. Il rendait les saisons telles qu'elles se déroulent réellement sur notre terre, il disait les ruelles du village et la neige et le grand soleil et l'école et les privations et les hommes partis au loin et les femmes restées travailler au village et à attendre, et tant de choses encore dans lesquelles nous nous reconnaissons.

Mais en même temps Mouloud Feraoun montrait que le village de Fouroulou n'était pas un enclos fermé, que c'était plutôt un endroit d'où l'on pouvait prendre son essor, quelque chose comme une rampe de lancement. C'est de là que ses personnages, quand ils auront grandi, partiront pour aller à la rencontre du vaste monde, qui va leur servir à mieux aimer, mieux comprendre celui dont ils sortent et qui les a formés. Après qu'il aura dit *La Terre et le Sang* », c'est-à-dire ce qui fait la réalité première de nos existences, Feraoun rendra aussi *Les Chemins qui montent* qui, justement parce qu'ils montent, sont certainement difficiles, mais aussi mènent vers plus de lumière et d'élévation.

Cette conciliation de l'algérianité et de l'universalité, Feraoun en donnera une image privilégiée dans la présentation qu'un an avant sa mort il fera d'un très grand poète algérien : Si Mohand. La poésie de Si Mohand est enfoncée au plus profond de notre âme maghrébine, mais en même temps elle dit le plus profond des hommes de tous les pays, de toutes les races. La formule que Feraoun avait cherchée toute sa vie, il l'avait trouvée et d'elle pouvait sortir une grande source d'inspiration.

La bêtise ne lui en a pas laissé le temps : le 15 mars 1962, au matin, une petite bande d'assassins se sont présentés au lieu où avec d'autres hommes de bonne volonté il travaillait à émanciper des esprits jeunes ; on les a alignés contre le mur et... on a coupé pour toujours la voix de Fouroulou... Pour toujours ? Ses assassins l'ont cru, mais l'histoire a montré qu'ils s'étaient trompés, car d'eux il ne reste rien... rien que le souvenir mauvais d'un geste stupide et meurtrier, mais de Mouloud Feraoun la voix continue de vivre parmi nous.

*Mouloud Mammeri*⁴

4

Mort en février 1989 dans un tragique accident de la route, Mouloud Mammeri est né aussi en 1917, à Taourirt Mimoun dans la Kabylie du Djurdjura, décor de son très remarqué et très scandaleux premier roman, *La colline oubliée* paru en 1952, porté à l'écran en 1994. Issu d'une famille de poètes (son père était un *amusnaw*, un de ces sages et philosophes de tribu), il fait ses études primaires dans son village natal, Taourirt-Mimoun, puis secondaires, à Rabat, à Alger et à Paris au Lycée Louis le Grand en Préparatoire pour l'École Normale supérieure. Mobilisé en 1939 puis à nouveau en 1942 - entre ces deux dates, il rédigea un mémoire de DES sous la direction de l'éminent helléniste Louis Gernet, privilège qu'il partagea entre autres avec Camus et Berque - il participe aux campagnes d'Italie, de France et d'Allemagne, aventure qu'il raconte dans son roman *Le Sommeil du juste* (1955). Professeur de français à Médéa puis à Alger, son anticonformisme et sa fantaisie lui valent l'adoration de ses élèves européens comme algériens. En 1957, au moment de la Bataille d'Alger, il s'exile au Maroc, cadre de son roman *L'Opium et le bâton*

(1965) porté à l'écran en 1969. De retour à Alger en 1962, il enseigne l'Ethnologie à l'université, dispensant parallèlement un cours de langue amazighe (berbère) hors programme très suivi, à la barbe de l'autorité rectorale. Les ennuis commencent alors. En 1968, il dirige pourtant un Laboratoire de Préhistoire, le CRAPE, héritage du passé français, dans lequel il va développer sans peine - les volontaires sont légions - une section d'Anthropologie culturelle. Dans ce cadre, il organise de nombreuses missions de terrain qui vont nourrir ses recherches de linguistique berbère, mais aussi il initie, avec toute une équipe, le goût des "recherches rapprochées", au Hoggar, dans l'Erg occidental à Timimoun et également dans l'Aurès. Mais il ne voyage pas seulement à l'intérieur : comme écrivain consacré, il parcourt le monde entier. En 1980 et 81, sa responsabilité - bien indirecte - et surtout celle des jeunes chercheurs de son laboratoire, le CRAPE, celle-ci tout à fait réelle, dans le Printemps berbère et l'agitation qui s'ensuivit, lui vaut d'être débarqué de la direction de cette unité de recherche. En 1982, il a publié son dernier roman, *La Traversée*. Désormais, il partage son temps entre Alger, son village et Paris, où il crée la revue *Aval-Cahiers d'études berbères* à la Maison des sciences de l'homme à Paris.

Auteur de nombreux travaux et livres littéraires et anthropologiques (en français et en kabyle (tamazight - berbère)) traduits dans plus de vingt langues.

Sur l'œuvre de ce grand écrivain-anthropologue, voir *Mouloud Mammeri Amusanw*, préface : *Pierre Bourdieu, entretien avec Boussad Berrichi* (éditions Séguier, Paris, 2009) ; aussi les deux tomes de *Mouloud Mammeri, écrits et paroles*, textes réunis, transcrit et annotés par Boussad Berrichi (éditions du centre CNRPAH, Alger, 2008, réédition en 2010)